

Pietro PRINI, *Lo scisma sommerso*, Roma, Studio GDue, 1998, 104 pp.

Dieu de vengeance – Dieu d’amour: voici la dialectique sur laquelle l’apport de ce livre très compréhensif est fondé. P. Prini, grand spécialiste de Plotin et auteur d’un livre désormais classique sur Rosmini, dénonce ce qui, depuis deux millénaires, semble avoir, pesé sur la vie du chrétien, à savoir le résidu de mentalité hébraïque qui aliène le fidèle par rapport du message qui forme le noyau de sa foi. L’idée de la vengeance divine aurait constitué le fond du complexe d’interdits, voire de l’idée même d’interdit, sur laquelle est fondée la morale hébraïque, une morale carrément opposée à la morale chrétienne, mais dont celle-ci ne peut encore se libérer tant son ombre se projette encore sur elle. L’auteur soutient avec raison que le peuple hébreux fut le grand hérétique de l’antiquité par le monothéisme qu’il a instauré.

On pourrait modérer cette conception en rappelant que le monothéisme s’est fait jour dans le monde grec au moment et dans la mesure où la pensée philosophique s’est substituée à la religion populaire pour s’imposer avec l’éléatisme. C’est à ce monothéisme philosophique que se rendirent Socrate et son école, plus tard les Stoïciens. C’est ce qui permit à Paul de Tarse de s’assimiler et même d’identifier, le Christ au «dieu inconnu» des Athéniens; c’est aussi ce qui facilita l’évangélisation du monde grec. L’opposition du Dieu de vengeance au Dieu d’amour est illustrée par l’opposition entre une éthique de l’interdiction et une éthique de la liberté, telle qu’elle surgit à partir de la pensée des Pères de l’Église. De l’économie à la grâce, de la bienveillance au pardon, moyennant la confession, toute une gamme d’occasions de rachat s’offre au fidèle, appelé à imiter le modèle du grand rachat dont la marge concrète fut l’Incarnation. D’où la conception de l’éthique de la liberté, mais aussi de la responsabilité, qui se situe à mi-chemin de l’éthique de l’interdiction et de celle du libertinisme. Pietro Prini offre avec ce livre une œuvre captivante autant qu’exemplaire par sa concision, sa précision et son apport original.

E. MOUTSOPOULOS

A. - M. AMIOT, J. - F. MATTÉI, *Albert Camus et la Philosophie*, Avant-Propos de A.-M. Amiot et J.-F. Mattéi, Paris, P.U.F., 1997, 297 pp.

Les contributions qui constituent le contenu de ce recueil, publiées sous la direction de A.-M. Amiot et de J.-F. Mattéi, se présentent divisées en quatre étapes, selon les différentes approches que les auteurs du présent volume se font de «la question épineuse» du rapport camusien à la philosophie. À savoir: a) roman et philosophie (pp. 21-65); b) éthique et politique (pp. 85-133); c) l’absurde et le système (pp. 159-205); d) le mutisme de Dieu et le silence du monde (pp. 223-297). L’avant-propos (pp. 1-18) est en même temps une brève analyse des communications qui vont suivre. Les deux auteurs mettent l’accent sur le fait que la philosophie pour Camus, se présente comme une confession où l’âme, mis à nu, se révèle à elle-même, au monde et à Dieu, de Socrate à Rousseau ou à Kierkegaard (p. 4). Dans ce même contexte Camus est considéré comme le plus noble parmi les philosophes modernes. Ainsi, malgré le fait que l’œuvre camusienne se réalise à travers la période «marxomane» (p. 6) des années cinquante, elle s’appuie sur les philosophes de l’antiquité d’où on relève «une véritable intrication entre l’élément philosophique et l’élément littéraire» (p. 4). J. Lévi-Valensi, *Si tu veux être philosophe...*, met l’accent sur le fait que Camus, loin d’écrire des pièces de théâtre, n’a manqué de s’exprimer en dramaturge; ayant puisé dans la vision du monde, il s’en forma une à travers la rencontre des images et des mots avec la philosophie et la pensée. Camus avouait la valeur esthétique se dégageant à travers tout ce qui constitue la vie; il savait que la source de cette passion se trouvait dans «l’envers et l’endroit» (p. 36). Il l’a



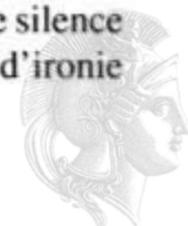
donc démontré que la philosophie ne loge pas sur un certain genre littéraire ni, à plus forte raison à une forme précise. F. Armengaud, *L'ironie tapie au fond des choses*, analyse le rôle de l'ironie dans l'œuvre camusienne; l'ironie chez Camus se présente tantôt comme distance entre ce que l'on souhaite et ce que l'on a. Parfois ce qu'on obtient, est justement le contraire de ce qu'on voudrait; tantôt comme dérision dans le commentaire interprétatif du comportement d'un individu malheureux, devenu tel par les personnages de son entourage (cf. 36-37). Selon Camus les circonstances dégagent par elles-mêmes l'ironie qui loge dans les événements; chacun des faits qui se déroule devant nos yeux a deux aspects: l'ironie existant même dans la mort qui arrive pendant un jour ensoleillé. Il s'agit de l'ironie «tapie au fond des choses» ou à nous-mêmes, car c'est nous qui méditons et c'est notre capacité de voir simultanément l'envers et l'endroit. Michel Granet, *La part obscure de Camus et la figure du chiasme dans l'Étranger*, analyse la figure rhétorique du chiasme dans *l'Étranger*, tout en signalant le parcours de la rhétorique ancienne à l'œuvre camusienne; en effet le chiasme agit comme moyen d'expression à un discours intermédiaire entre l'auteur et le lecteur, structuré pourtant dans les vérités déclanchées à travers les messages inversés de l'auteur. La première partie s'achève par la contribution de P. Grouix, *L'absence de la philosophie dans le Premier homme*. L'auteur soutient que Camus par cette œuvre renonce à la philosophie occidentale (allemande) pour s'approcher plutôt à la philosophie méditerranéenne - voire grecque - plus proche aux hommes et dépourvue de la monstruosité éducative. S'il y ait de la philosophie, celle-ci se présente sous son aspect humain: plus «muette» qu'une philosophie du savoir, plus proche à une philosophie du «cœur» (p. 80); or, dans cette œuvre Camus se penche pour une philosophie de «nous», dans la mesure où «les philosophes se sont toujours eux et la philosophie leur philosophie» (p. 82).

Se référant au pamphlet adressé contre Camus par Jean-Jacques Bronchier, Jeanyves Guérin, *Camus philosophe pour classes terminales?* exploite la raison selon laquelle l'enseignement de l'œuvre camusienne dans les classes terminales est très limitée; puisque Camus a su garder ses distances aux modes philosophiques de l'après guerre, celles-ci préconisant une attitude «marxomane» et saluant un système qui voulait, selon Camus, «un monde divisé en riches et en esclaves», dans le cadre d'une société optant toujours pour une nécessité historique. Dans la suite, Jean Sarocchi, *Camus philosophe sans le savoir; Camus philosophe sans que Sartre le sache*, se penche pour un réexamen de la compétence philosophique de Sartre et de Camus; il conclut que le dernier malgré sa classification parmi les romanciers, il peut sûrement occuper une place considérable parmi les philosophes modernes. Maurice Weyemberg, *Camus et le génie du consentement*, loin de rester à la surface de la problématique – qui consisterait à classer Camus ou parmi les romanciers ou parmi les philosophes –, penche *a priori* pour un Camus philosophe qui se dégage à travers les pages de ses romans. Il souligne, en plus, qu'il arrive très souvent que les philosophes professionnels aient la nostalgie de la littérature, faisant appel au roman anglais, qui malgré son apparent aspect littéraire, il ne manque pas, pour autant, d'être un éminent essai de philosophie. La deuxième partie du livre s'achève par la contribution de François Noudelmann, *Camus et Sartre: le corps et la loi*; l'auteur souligne le rôle du mythe dans l'œuvre camusienne afin d'en dégager une morale, très souvent, pourtant, faible pour pouvoir la définir comme telle. C'est la raison pour laquelle Camus écrit: «si j'avais à écrire ici un livre de morale, il aurait cents pages et les quatre-vingt-neuf seraient blanches» (p. 149). Sartre de l'autre côté opte pour une morale qui déchaîne l'homme de tout lien familial tout en lui découvrant une liberté «fusionnelle et communicatrice» (p. 151). Selon Camus, la liberté d'agir consiste en ce que l'individu ait le droit de dire «non» à travers une tendance révolutionnaire menant pourtant à un «reenroulement» vers la joie tragique du «oui» (cf. p. 155).

La troisième partie porte sur *L'absurde et le système*, ou mieux, sur la séparation définitive de l'individu et du monde. Dans la première contribution de cette partie, *L'absurde dans le*

*mythe de Sisyphe*, André Comte-Sponville, met l'accent sur la définition de l'absurde déterminée par Camus lui-même. En effet l'absurde se présente sous une forme de rupture entre l'homme et le monde ou bien entre l'irrationnel et le logique; toutefois le jeu se réalise entre l'espoir d'une part et le désespoir de l'autre, se présentant comme manifestation de la volonté de vivre. En d'autres termes, le consentement de l'individu à tout ce qui lui arrive, dégageant une indifférence par rapport aux événements, se trouve aux antipodes du suicide, celui-ci étant la suppression de la conscience. Enfin, selon l'auteur, l'absurde consiste en «le non du monde à l'homme» tandis que «le non de l'homme au monde caractérise la révolte. ... La conclusion dernière du raisonnement absurde est (...) le rejet du suicide» (p. 181). L'article de Georges Pascal, *A. Camus ou le philosophe malgré lui*, met l'accent sur la différence entre la «raison aveugle» et l'«intelligence», l'appelant aussi «raison lucide» (cf. p. 174); Camus d'ailleurs, renonce à une attitude théorique et contemplative – voire philosophique – face aux événements. Au contraire il veut unir «la pensée et l'expérience» (p. 174); en d'autres termes il veut manifester ses expériences vécues et élaborées par la pensée. Or, Camus, selon G. Pascal peut être dit romancier plutôt que philosophe, mais dans la mesure où, comme il l'avait remarqué, «les grands romanciers sont des romanciers philosophes». L'article de Roland Quillot, *Lumières et ambiguïtés dans la trajectoire camusienne*, se structure selon deux axes de la pensée du grand existantiste: un axe relatif à la position de Camus face à l'absurde, que l'on pourrait définir comme temps de la recherche intellectuelle, et un axe relatif à sa conception de la vie méditerranéenne, touchant plutôt à son effort de comprendre le paradoxe de la vie humaine que l'on pourrait définir comme le temps de la maturité (cf. p. 204). Cette partie s'achève par la contribution de Robert Sasso, *Camus et le refus du système*. Au questionnement: Camus philosophe?, l'auteur de cet article donne une réplique ternaire selon laquelle Camus, malgré son apparente désapprobation des systèmes philosophiques il se penche incontestablement vers un «art de vivre» plutôt stoïcien capable de le «soustraire à la contingence des circonstances» (p. 210). Or, si on veut vraiment se former une pensée philosophique alors il faut lire Camus qui «semble faire passer le mot avant le concept, la belle phrase avant l'annoncé rigoureux» (p. 213, n. 3). Mettre des limites d'ailleurs entre la vie et les systèmes philosophiques cela l'(Camus) ennuerait beaucoup» (p. 219). Par son étude *Le prélude d'une pensée: «Métaphysique chrétienne et néoplatonisme»*, Pierre Caussat s'insère dans la problématique que Camus, déjà étudiant, s'est-il posé, à savoir, sur la compatibilité de deux tendances contraires, du rapport (ou distance) logeant entre la métaphysique kantienne et la révélation chrétienne. L'auteur conclut que Camus n'établit nullement «une attitude d'exégète à vie de Saint Augustin» ou d'un pratiquant de «la philosophie institutionnelle»; ces deux tendances en guise de prélude serviront, pourtant, à la continuation de la pensée «sous d'autres formes et d'autres terrains» (cf. p. 239). L'analyse de Daniel Charles, *Camus et l'orient (Notes sur le mythe de Sisyphe)*, porte sur le rapport de Camus avec l'orient, révélé à lui par son maître Jean Grenier, qui l'initia au bouddhisme et à la connaissance de l'Absolu. Ainsi, le départ du *Mythe de Sisyphe* a été fondé sur la réflexion métaphysique du *Choix* de Jean Grenier. Le mythe de Sisyphe, selon l'auteur se fonde sur deux attitudes de l'affranchissement du temps: a) l'affranchissement volontaire: b) l'affranchissement intellectuel. Le premier consiste à nier le temps par l'intellect pour vivre (ou pour mourir); le second consiste à ne pas se soucier du temps pour vivre dans la répétition indéfinie de la pénible recherche du vrai, du bien et du beau (cf. p. 256). En effet, conclut Camus, dans l'attitude de Sisyphe, dans la répétition de son acte, qui consiste à réhausser le roc retombant perpétuellement, il y trouve (dans cet acte répétitif) le bonheur. «... il n'est pas dans l'enfer, il est au ciel» (cf. p. 256).

C'est, par ailleurs, la notion du silence conçu tantôt comme mutisme tantôt comme une sorte de complicité entre le silence divin (évoquant une négation de Dieu au secours de l'homme) et le silence humain (celui-ci conscient de l'indifférence divine face aux événements) qui offre en plus d'un aperçu complet, une nouvelle interprétation de ce silence «protéiforme» sous-jacent dans toute l'œuvre causienne, que l'on pourrait qualifier d'ironie



socratique. Enfin, le texte de Jean- François Mattéi, qui révèle au sein de l'œuvre camusienne «l'inspiration croisée de Hölderlin et de Camus à partir du commentaire de Heidegger dans *Terre et Ciel* de Hölderlin» (cf. p. 16). La fugure cosmique présentée par le poète, sous les traits d'un Quadriparti («terre et ciel fêtent en chœur les dieux et les hommes» (p. 286) se croise avec la triade cosmique – la terre l'homme et le monde – (p. 16), les dieux étant absents de l'œuvre de l'écrivain; plus encore: la triade camusienne se réduit progressivement en duade (l'homme et le monde) pour finir à une solitude insupportable accompagnée de silence et, enfin, en absence absolue (voire en séparation décisive de l'homme avec le tout).

Le livre s'achève par une bibliographie (pp. 295-296) divisée en trois parties: a) œuvres de A. Camus; b) études critiques; c) revues portant sur l'écrivain algérien et son œuvre.

Maria PROTOPAPAS - MARNELI

Férend BRUNNER, *Métaphysique d'Ibn Gabirol et la tradition platonicienne*, Préface d'Alain de Libera, Aldershot (G.B), Variorum Collected Studies Series, 1997, XVI+362 pp.

Les articles qui forment le volume sont des études du regretté Fernand Brunner. L'éventail philosophique de Brunner se ramifie dans des directions diverses; cependant ses domaines privilégiés sont d'une part la tradition platonicienne et d'autre part les écrits de Maître Eckhart. Ces études qui s'étendent sur quatre décennies, font preuve de la fécondité intellectuelle de Brunner. Leur publication a été réalisée d'après les indications de l'auteur lui-même. Les conférences inédites, de qualité indiscutable, de l'excellent historien de la philosophie qu'il fut, sont insérées parmi les pages de ce livre, grâce au soutien et à la précieuse collaboration de Mme Hélène Brunner.

L'ouvrage est divisé en quatre sections qui suivent en principe un ordre chronologique, et s'agencent selon les axes suivants: (a) *Ibn Gabirol* (comprenant sept études), à savoir: 1. Sur le *Fons Vitae* d'Avicbron; 2. Sur l'hylémorphisme d'Ibn Gabirol; 3. La transformation de notions de matière et de forme d'Aristote à Ibn Gabirol; 4. La doctrine de la matière chez Avicbron; 5. Études sur le sens et la structure des systèmes réalistes: Ibn Gabirol l'école de Chartres; 6. Réflexion sur le réalisme de l'idée à propos d'Ibn Gabirol; 7. Maître Eckhart et Avicbron (b) *Platonisme et aristotélisme au moyen âge*, comprenant six articles: 1. Le conflit des tendances platoniciennes et aristotéliennes au moyen âge; 2. *Über die thomistische Lehre vom Ursprung des Welt*; 3) «Creatio numerorum, rerum est creatio»; «Deus forma essendi»; 4) Le néplatonisme au moyen âge. (c) *Aspects du platonisme et du néoplatonisme*: 1. Création et émanation. Fragment de philosophie comparée; 2. Création et émanation (communication inédite); Les métaphores de l'émanation sont-elles ornémentales ou nécessaires?; 4. Qu'est-ce que l'idée platonicienne? (conférence inédite); 5. L'ontologie de Platon (conférence inédite); 6. Un'imbroglio herméneutique. À propos d'un livre très récent concernant la critique de Platon par Heidegger; 7. L'idée de Kairos chez Proclus, *Méthexis*, Études néoplatoniciennes présentées au professeur Évanghélos Moutsopoulos, Centre International d'études platoniciennes et aristotéliennes, série «Recherches», n°3, Athènes, 1992; 8. De l'action humaine selon Proclus (*De providentia* IV). (d) *Sur le statut de la philosophie*: 1. Théorie pratique dans l'évolution de la pensée occidentale; 2. La notion de philosophie en Orient et en Occident; 3. Philosophie et religion ou ambiguïté de la philosophie.

Toutes ces études n'ont pas reçu de nouvelle pagination; ils figurent ainsi sous leur pagination originelle: leur pagination n'en est que plus facilement accessible. En fin de volume un Index des noms cités (pp. 1-8) a été établi par Daniel Schulthess et Johanne Lebel Calame de façon très peu exhaustive, selon la notice des auteurs.

Maria PROTOPAPAS - MARNELI